

EVANGHÉLOS MOUTSOPoulos

Professeur de Philosophie

SUR UNE EXPRESSION SYMBOLIQUE  
DE LA CATÉGORIE SPATIALE DE «NEC PLUS ULTRA»:  
LE «POMMIER VERMEIL» \*

La chute de Byzance a été à l'origine, sinon de la formation, du moins de la propagation de la croyance populaire grecque d'après laquelle l'empire byzantin doit être un jour reconstitué, et l'envahisseur, repoussé, par l'empereur ressuscité, jusqu'au Pomme vermeil. On s'est efforcé<sup>1</sup> d'expliquer ce nom de lieu en le rapprochant de l'idée de «pomm e vermeille», qui, chez le peuple conquérant, aurait pendant longtemps désigné à la fois le but et la récompense, précis, mais indéterminés parce que sans cesse déplacés, de la conquête. Ainsi, après Byzance elle-même, le nom aurait successivement, bien que de façon très vague, désigné Rome ou encore Budapest, et ces déplacements n'auraient d'autre fin que d'entretenir l'enthousiasme et la combativité des guerriers. Il est pourtant évident que cette argumentation repose, à plus d'un égard, sur la symbolique de l'idée de pomme; ainsi la pomme devient outre un symbole magique d'immortalité et de fertilité, un symbole de puissance suprême et de domination<sup>2</sup>. Par ailleurs, l'idée de couleur ajoutée à celle de forme semble en renforcer l'importance, dans la mesure où, dans certaines langues, l'idée de «rouge» est étroitement associée à celle de «beau».

En l'occurrence cependant, le symbole en question acquiert, de plus, une valeur de limite extrême de l'avance ottomane vers l'Occident, qui, au demeurant, devient une limite dynamique, puisque, selon une vieille pro-

\* Communication au IIe Congrès International des Etudes du Sud-Est Européen, Athènes, 1970.

1. R. DAWIKINS, The Red Apple, dans 'Αρχείον Θρακικοῦ Γλωσσικοῦ καὶ Λαογραφικοῦ Θησαυροῦ, t. 6, 'Επιμετρον, 1941 ('Επιτύμβιο Χρ. Τσούντα), pp. 405-406.

2. Ibid., pp. 403 et suiv.; cf. K. ΡΩΜΑΙΟΥ, 'Η κόκκινη μηλιά τῶν ἐθνικῶν μας θρύλων, dans 'Επετηρις 'Επαρχίας Βοζαντινῶν Σπουδῶν, t.24, 1953 (Κανίσκιον Φ. Κουκουλέ), pp. 676-688, notamment pp. 686 et suiv.

phétie répandue chez les Turcs<sup>1</sup>, elle exercerait deux fonctions contraires, sinon contradictoires: l'une attractive, relative au but final de la conquête; l'autre répulsive, car cette même limite, une fois atteinte, aurait marqué le début d'un recul qui devrait finalement tourner en expulsion de l'envahisseur, des contrées conquises, entraînant ainsi son anéantissement. Il semble probable que la prophétie mentionnée exprime une mentalité particulière qui n'a pas été tellement étrangère au procédé des localisations successives de la «pomme vermeille» de la part du conquérant.

Un autre rapprochement s'impose dès que l'on se réfère à l'idée «d'arbre solitaire», répandue chez les Byzantins<sup>2</sup>, et qui désigne aussi le lieu jusqu'où les «Agarènes» devraient être chassés par l'«homme pauvre»<sup>3</sup>. Il ne fait pas de doute que l'idée de «pommier vermeil» est une simple transposition de celle d'arbre solitaire, rendue éventuellement possible par l'intermédiaire de l'idée, également répandue par la suite, de «pomme vermeille». La signification commune de limite extrême aurait permis, voire facilité, le passage d'une appellation à l'autre<sup>4</sup>. En effet, le trait commun des trois lieux en cause est qu'ils désignent des limites spatiales, de natures différentes, il est vrai, mais aussi, pour des raisons faciles à comprendre, respectivement situées en Occident et en Orient. Il est toutefois à noter que toute précision géographique semble s'arrêter là. Il importe dès lors de considérer la signification symbolique générale des lieux en question.

Dans le cas de la pomme on est en présence du symbole d'une sorte d'objectivation de la fatalité historique. Comme la pomme du Paradis<sup>5</sup>, la pomme vermeille marque à la fois le fait de la puissance et le début de la décadence. De même, comme dans le cas de la pomme de la discorde, la possession du fruit, ici directe et non par personne interposée, doit devenir la cause d'une série de malheurs. Il ne s'agit pas seulement d'une promesse, mais aussi d'une menace. On conjurera donc la fatalité historique aussi longtemps que la possession du fruit sera reportée; car, au fond, il s'agit d'un fruit défendu dont la présence de l'idée dans l'inconscient collectif est exprimée par la vieille prophétie ottomane. Clé de la domination

1. F. W. HASLUCK, *Christianity and Islam under the Sultans*, 1929, notamment chap. 58: The Prophecy of the Red Apple, p. 737.

2. DOUCAS, éd. Bonn, p. 290, l. 4; cf. J. MORDTMANN, Miszellen, I: Über den «roten Apfelbaum (κόκκινη μηλιά)» und den «Einbaum (Μονοδένδριο)», dans *Islam*, t. 12, 1922, pp. 222-226.

3. Ν. Γ. ΠΟΛΙΤΟΥ, *Δαογραφικά σύμμεικτα*, t.I, 1920, p.22.

4. Κ. ΡΩΜΑΙΟΥ, loc. cit.

3. *Genèse*, 3, 10.

de l'univers, la pomme vermeille représente le bout du monde, arbitrairement choisi, et qui délimite un espace vital sans cesse croissant. Le caractère magique du lieu est souligné par l'attrait prometteur qu'il exerce sur le guerrier, puis par l'épouvante qu'il inspire. D'où sa double fonction signalée auparavant.

Inversement, dans le cas du pommier on a affaire à un symbole tout différent. Il ne s'agit pas de l'arbre solaire qui, par ailleurs, dans les romans hellénistiques<sup>1</sup>, est associé à l'arbre lunaire, mais de l'arbre solitaire que Marco Polo, par exemple, un peu plus soucieux d'exactitude que l'imagination populaire, place aux confins de la Perse<sup>2</sup>. En fait, le pommier solitaire, tout comme la pomme elle-même, désigne une utopie qui constitue une sorte de pendant oriental de la précédente. Dans la légende grecque, le pommier solitaire marque non pas le bout réel du monde, mais plutôt le centre d'une portion du monde, située dans une direction définie, mais imprécise, à savoir l'Orient, et, en tout cas, en dehors de l'espace vécu de la Nation. Sa présence ne désigne toutefois pas tellement sa fonction organisatrice de centre, mais, plutôt, implique le caractère aride, désertique, inhumain, de l'espace qu'il commande. Le rapprochement qui pourrait être tenté avec l'arbre du Paradis, tel qu'il apparaît dans les romans hellénistiques, n'est pas sans valeur. Seulement, si, sous sa forme archétypique, l'arbre est, dans une certaine mesure, indissociable du milieu spatial qu'il désigne<sup>3</sup>, il y a ici un renversement de perspective axiologique: ce n'est plus du Paradis qu'il s'agit, mais de l'Enfer<sup>4</sup>.

On trouve dans ce contexte la manifestation du jeu de quelque principe de non-contradiction. L'espace commandé par le pommier vermeil solitaire présente un caractère inhumain du fait qu'il constitue un milieu de châtiment. Et pourtant, selon la légende, les envahisseurs l'auraient habité, puisqu'il est implicitement entendu qu'ils en viennent<sup>5</sup>. Son caractère inhu-

1. Cf. Par ailleurs, 'Η φυλλάδα τοῦ Μεγ' 'Αλέξανδρου, éd. Pallis, Athènes, 1935.

2. R. DAWKINS, *op. cit.*, pp. 404-405.

3. A. J. WENSINCK, Tree and Bird as Cosmological Symbols in Western Asia, dans *Verhandelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam*, t. 22, 1921, pp. 1-56, chap. I, Tree and Sun; A, The Tree in the Ends of the Earth.

4. *Ibid.*, chap. I, D, The Tree in Hell.

5. N. Γ. ΠΟΑΙΤΟΥ, *loc. cit.*: «L'Arbre Solitaire était considéré comme la patrie des Turcs, et c'est de la même façon que le peuple croit de nos jours que le Pommier Vermeil est le lieu de provenance des Turcs ou la patrie de Mahomet». La mythologie des Turcs se réfère à un espace désolé fermé, l'*«Ergenekon»*, d'où ce peuple se se-

main est, par ailleurs, associé à l'inhumanité imputée à l'envahisseur. Venant d'un lieu infernal, celui-ci est donc porteur de qualités infernales, tels plusieurs peuples habitant ou ayant habité des régions du bout du monde: les Cimmériens, par exemple, chez Homère<sup>1</sup>, les Gogs et les Magogs ailleurs<sup>2</sup>. Ce sera servir la cause de la justice que de le repousser jusqu'à cette terre aride où il ne fera en réalité que réintégrer un espace qui est à sa mesure. Les persécuteurs «revanchards» n'y mettront vraisemblablement pas le pied. Seuls les «barbares» se trouveront ainsi en même temps à l'intérieur et en marge de l'espace réel — et l'on retrouve ici une autre manifestation du principe de non-contraction mentionné ci-dessus.

Un tel pays infernal n'est pas sans rappeler les pays imaginaires où «le soleil cuit le pain» et où «l'on n'entend pas le nourrisson pleurer»<sup>3</sup>, pays auxquels il est fait appel dans des imprécations. Il n'est pas non plus sans rappeler le pays merveilleux de malheur, mentionné depuis l'antiquité, et où «la mouche mange du fer; le moustique, de l'acier»<sup>4</sup>. Au fond, la fin de la légende grecque équivaut à une sorte d'imprécaction atténuée, et la légende, dans son ensemble, paraît n'être qu'une incantation. C'est précisément ce caractère magique implicitement attribué aux utopies de l'«arbre solitaire» et du «pommier vermeil», qui en souligne l'aspect d'extrême. Vu sous cet angle, ce ne c plus ultra spatial intensifie l'aspect de détresse que présentent les pays de merveilles en cause.

Les conclusions que l'on peut tirer de ce qui précède semblent être

---

rait évadé en faisant appel au surnaturel, ainsi qu'à un «espace vital» ouvert, réel autant qu'idéal, le *Tur an*, dont les limites occidentales sont précisément celles déjà désignées, et qui se confond avec l'idée de «pomme vermeille» dans son acception décrite. Dans ces conditions, il était tout à fait normal que le pommier, qui est censé être à l'origine de la pomme détachée désignant l'espace ouvert, fût, au contraire, localisé à l'intérieur de l'«Ergenekon», sinon identifié à lui.

1. *Odyssée*, 2, 14; les Cimmériens sont censés habiter du côté de l'entrée de l'Hadès. Cf. L. MOULINIER, *Quelques hypothèses relatives à la géographie d'Homère dans l'Odyssée*, Aix-en-Provence, Ophrys, 1958, pp. 68 et 87.

2. 'Η φυλλάδα τοῦ Μεγ' Ἀλέξανδρου, éd. Pallis, p. 45.

3. Cf. rev. Λαζαρίδη, t. 18, pp. 548-550; t.21, 1962, p. 521. Cf. PLAUTE, *Asinaria*, 32a (rejeté par Fr. Leo): «Là où pleurent les mauvais employés à moudre sans cesse la polente».

4. Cf. I. Θ. ΠΑΠΑΔΗΜΗΤΡΙΟΥ, *Αρχαῖον ἐλληνικὸν μυθογραφικὸν θέμα, καὶ μῦθοι τοῦ Βατικανοῦ κώδικος* 1137, dans *Ἐπετηρίς Ἐταιρείας Βυζαντίνων Σπουδῶν*, t. 36, 1968, pp. 241-246, notamment pp. 248-249; 249 et la n. 1. Cf. IDEM, *Αἱ μεταλλαγαὶ ἀρχαῖας ἐλληνικῆς παροιμίας*, Athènes, 1969, notamment p. 12.

les suivantes: 1) chez les envahisseurs, l'idée de *nec plus ultra* s'applique, de façon précise, mais indéterminée, à un univers en dilatation du côté de l'Occident; 2) chez le peuple conquis, mais non soumis, la même idée s'applique, de façon définie, mais imprécise, à un univers limité du côté de l'Orient; 3) dans les deux cas, on a affaire à des manifestations d'une réalité qui frôle le merveilleux, et qui, par là-même, soulignent l'aspect dynamique des espaces en cause; 4) la fluctuation des valeurs qu'admettent l'idée de *nec plus ultra* en tant que catégorie spatiale, et ses applications, n'en atténue point la signification générale limitative; 5) cette limitation semble être inhérente, en tant que facteur restrictif, du moins dans certaines manifestations dynamiques; 6) enfin, les nations peuvent faire preuve de sagesse et de prudence, quant à l'évaluation de leur destinée historique, moyennant des éléments d'apparence souvent irrationnelle, qu'ils intègrent dans leurs croyances et dans leurs légendes.